

**Morten Vittrup**  
**‘L’Argentin qui arriva par la mer sur une  
planche de cèdre’**

Traducteur:  
Catherine Renaud

Morten Vittrup:  
Argentineren der kom sejlede på en  
cedertræsplanke

© Gyldendal, 2017

**INSTITUT  
FRANÇAIS**



Au moment où les œufs plongeaient dans l'eau bouillante de la casserole, Sofía se mit à réciter le Credo. « Je crois en Dieu, le Père tout-puissant, créateur du ciel et de la terre. Je crois en Jésus-Christ, son Fils unique, notre Seigneur, qui a été conçu du Saint-Esprit, est né de la Vierge Marie, a souffert sous Ponce Pilate, a été crucifié, est mort et a été enseveli, est descendu aux enfers, le troisième jour est ressuscité des morts, est monté aux cieux, est assis à la droite de Dieu, le Père tout-puissant, d'où il viendra juger les vivants et les morts. Je crois en l'Esprit-Saint, à la sainte Église catholique, à la communion des saints, à la rémission des péchés, à la résurrection de la chair et à la vie éternelle. Amen. »

Elle prit un long plat en faïence sur l'une des nombreuses étagères de la cuisine, l'essuya avec un chiffon et le posa sur le plan de travail à côté de la cuisinière. Elle jeta un regard par la fenêtre, une pluie de printemps tombait en cascades douces sur les buissons de lavande dans le jardin du monastère. Une petite brume matinale restait encore accrochée autour des troncs des arbres fruitiers.

Quand elle eut fini son Credo, elle entama ses Pater. Sœur María Ángeles entra dans la cuisine au milieu du deuxième et salua Sofía d'un signe de tête. Sans la déranger dans ses prières, elle se contenta d'ouvrir la

trappe en fonte du four sous la cuisinière pour jeter quelques bûches dans la fournaise ardente. Si les bonnes sœurs de San Luis avaient besoin de se rappeler ce qui les attendait en enfer, elles n'avaient qu'à ouvrir la trappe du four.

La chaleur était insupportable dans la cuisine lorsque le four brûlait, particulièrement les jours de chaleur étouffante comme celui-ci. Pâques arrivait tard cette année, ils étaient déjà début avril.

Quand Sofia eut récité cinq Pater, elle retira les œufs de l'eau un par un avec une cuillère en bois et les plaça soigneusement dans le plat en faïence. Impossible de se tromper avec un Credo et cinq Pater lorsqu'on faisait cuire des œufs, lui avait toujours inculqué sa mère. Les prières permettaient de contrôler aussi bien les minutes que la paix de son âme.

Le plat dans les mains, elle traversa le réfectoire pour rejoindre l'aile est. C'était là qu'étaient les mourants, les incurables et ceux atteints de démence. Les malades temporaires, les patients souffrant du typhus, de bronchite légère, de polio ou de pneumonie étaient au premier étage. Ils pouvaient monter et descendre les escaliers seuls.

Le dortoir était bas de plafond, avec des poutres pour supporter les murs du grenier. À part la croix en bronze patinée qui gardait chaque lit, les murs étaient nus et

tachés d'humidité. La lumière provenait d'une seule ampoule électrique et d'une grande porte en verre avec des croisillons de fer et une vitre cintrée à l'extrémité opposée de la pièce. Il y avait de petites fenêtres sur les murs de chaque côté, mais elles étaient pour la plupart occultées par des volets massifs pour garder le pire de la chaleur à l'extérieur.

L'abbesse avait persuadé un artisan avec une longue liste de péchés d'installer un unique lavabo juste à côté de la porte afin qu'on puisse au moins rincer les plaies et les bandages directement dans la pièce. Sofia posa le plat contenant les œufs sur le meuble de toilette. C'était là que les sœurs rangeaient les bassins, les couches en coton et les pots de chambre. Les opiacés et tous les autres médicaments étaient enfermés dans une chambre au rez-de-chaussée.

Ce n'était pas habituel de nourrir les patients de San Luis avec un œuf le matin, mais l'abbesse avait donné l'autorisation à Sofia. C'était Pâques, après tout. Même un mourant avait le droit à un simple œuf de Pâques, avait argumenté Sofia.

Le premier patient à recevoir un œuf fut Pablo Herrera, un vieux et pieux ouvrier de la fonderie au corps perfide qui ne parvenait pas à se décider si c'était la démence ou la bronchite qui aurait le droit d'en finir avec lui. Sofia tamponna son front trempé de sueur, lui retira le

chiffon souillé par le mucus qu'il avait expectoré, essuya son menton et posa un chiffon propre sur la table de chevet à côté du lit. Puis elle l'aida à s'asseoir dans un fauteuil roulant et le poussa jusqu'à la porte vitrée. Celle-ci pouvait s'ouvrir sur la loggia du monastère, mais elle la laissa fermée à cause de la pluie.

« Auriez-vous envie d'un œuf de Pâques ? » Sans attendre la réponse, Sofia ouvrit la main serrée du vieillard et déposa un œuf dans sa paume, comme on le ferait avec un chapelet.

Sofia fit sa ronde rapidement le long de chaque mur. Les lits, neuf de chaque côté, étaient d'origines et d'apparences diverses. Certains étaient hauts, certains bas. Certains étaient en bois massif, d'autres en fer mince et rouillé, certains étaient vissés au sol, tandis que d'autres pouvaient être déplacés si besoin. Tous avaient en commun le linge jauni et leurs tables de chevet respectives.

Elle posa sa main sur le front des patients pour vérifier leur température, souleva rapidement leur couverture pour sentir s'il était temps de changer leur pantalon ou leur couche. Elle gratifiait les patients qui étaient éveillés d'un sourire et d'une salutation pour accompagner leur œuf dur. Elle ne pouvait pas faire beaucoup plus. Ce n'était pas que les sœurs de l'hôpital ne souhaitent pas sauver leurs patients ; les séniles, les condamnés, les

exclus, les malchanceux. Mais le financement de l'église ne s'accordait guère à ce genre d'ambitions. La pénicilline, les antibiotiques, la morphine, la codéine étaient des biens de luxe à l'usage restreint. De plus, San Luis manquait de connaissances médicales de base. Les sœurs étaient des enfants de la foi, pas de la science. Sofía et les huit nonnes ne pouvaient généralement rien faire de mieux que prier pour les patients, peut-être leur mettre un chapelet entre les mains en les aidant à se souvenir de leurs prières, étaler de la pommade au menthol faite maison sous leurs narines ou tamponner leurs visages d'eau de rose, pour que la puanteur des latrines au fond du jardin ou d'un voisin encore non lavé ne dérange pas trop leur combat contre la mort. Ils pouvaient donc rester allongés là à attendre que la vieillesse, le typhus, la tuberculose, la polio, la scarlatine, la malnutrition, la dépression ou l'une des douzaines d'autres maladies qui hantaient l'Espagne les sorte de leur misère pour les emporter au Royaume du Père céleste.

L'expertise médicale de San Luis reposait entre les mains d'un seul médecin ; un homme âgé qui, selon les rumeurs, avait été un chirurgien particulièrement prometteur avant qu'une attaque précoce de la maladie de Parkinson n'ait enterré sa carrière. Il était bien connu qu'il avait recours aux spiritueux pour calmer ses mains ;

les sœurs avaient à plus d'une occasion trouvé le docteur allongé dans la lavande du jardin du monastère aux petites heures du jour, inconscient à cause de l'alcool, mais elles regardaient dans l'autre direction. Aucune habitude n'était pécheresse au point d'être impossible à gérer avec un Ave Maria ou deux, et quel meilleur endroit pour laisser Notre-Seigneur tenir une âme perdue en laisse que dans un monastère ?

Quand Sofía revint à Pablo Herrera, sa tête était tombée sur sa poitrine. Il dormait. Sofía poussa le fauteuil roulant jusqu'à sa place et l'aida à remonter dans son lit. Elle termina en disant une prière pour son âme.

Sofía quitta les incurables de l'aile est et retourna à la cuisine. Dans le réfectoire, elle salua l'abbesse et sœur Agneta, qui étaient en train de mettre le couvert pour le déjeuner. À la radio, la retransmission de la messe du matin à Madrid était terminée, elle diffusait à présent des chants traditionnels.

« Bonjour, mademoiselle Baéz », la salua l'abbesse sans cesser de placer les couverts et les assiettes sur la table. Elle sourit à Sofía. « Comment les patients ont-ils reçu votre geste ? »

« Certains mieux que d'autres. J'aurais tout aussi bien pu leur donner une pierre précieuse, ils n'auraient pas remarqué la différence. »

L'abbesse échangea un regard avec sœur Agneta. « Votre

dévouement envers les patients est remarquable. Il appelle le respect » déclara l'abbesse par-dessus le cliquetis des assiettes en fer-blanc et les notes d'une joyeuse copla andalouse. « On ne peut pas le nier. »  
« Merci, sœur Maribel. »